

Bruxelles

Daphné Tamage

À Marc Danval

« *Brussels, it's fucking boring.* »
Noel Gallagher, de passage
dans la capitale

« *Grand mérite à faire un livre sur la Belgique. Il s'agit d'être amusant en parlant de l'ennui, instructif en parlant du rien. [...]*
Fadreur générale de la vie. »
Charles Baudelaire, *Pauvre Belgique*

« *Bruxelles est l'éteignoir de l'imagination.* »
Voltaire



Naître à Bruxelles n'est ni prestigieux ni même – et c'est pire – scandaleux. Vous voyez le jour dans cette « capitale » de l'Europe qui, en réalité, est une terre de province pour le reste du monde ou, au mieux, celle de la frite, de la bière et de la gaufre au sucre *impalpable*. Un auteur admiré, à qui Bruxelles rappelait son Brooklyn natal, notait : « Peut-être écrit-on précisément parce que personne n'a confiance en nous¹. » J'eus vite fait de me réapproprier sa phrase, qui, lorsque je la lus à 18 ans, me parut incomplète. J'ajoutai, dans la marge du livre corné : *Et que l'on vient de nulle part.*

Le 30 mars 1992, le tronçon de l'autoroute E411 qui se situe entre le carrefour Léonard et l'entrée de la N210 n'était pas encore bardé de radars, vous n'y ralentissiez pas comme aujourd'hui, les prunes étaient moins fréquentes. C'était la jungle. Mes parents ne vivaient pas à Bruxelles, mais le gynécologue de ma mère ne délivrait qu'à la clinique Saint-Michel, et ma mère aurait donné son âme au Dr Mustin. Le fait que la clinique porte le nom du saint patron de la ville ne signifiait rien pour la catholique athée qu'était ma mère, mais on n'était jamais trop prudent lorsqu'il

1. Henry Miller, *Tropique du Cancer*, Le Livre de Poche, p. 49.

s'agissait de mettre un enfant au monde. Peut-être qu'inconsciemment elle ne voulait pas que je naisse carolorégienne, *carolo* pour les intimes, ou *ceux de Charleroi*, dont elle était. Mon grand-père et elle avaient fait leurs classes chez les jésuites mais s'amusaient beaucoup à prendre l'accent carolo – ce qui aurait pu paraître condescendant et moqueur

☛ **Je naîtrais bruxelloise parce que le Dr Mustin était le seul autorisé à toucher ma mère** ☛

s'ils n'avaient pas eu leurs racines dans les terres noires du Hainaut. Non, je naîtrais bruxelloise parce que le Dr Mustin était le seul docteur de tout le corps

médical de la région à être autorisé à toucher ma mère. Ça ne tient pas à grand-chose, un destin.

Quant à mon père, il était né dans la Rolls-Royce des communes de la capitale, Uccle, autant dire à une éternité de la cité minière, des hauts terrils et des charbonnages où maman avait vu le jour. Mon père, qui avait fait ses études secondaires dans le collège où le peintre Nicolas de Staël avait découvert sa vocation, grandit dans un environnement verdoyant et privilégié (il est finalement devenu apiculteur et ne s'adresse désormais plus qu'à sa fille et à ses abeilles, ce qui prouve, s'il le fallait, que les mieux lotis ne sont pas toujours les plus adaptés).

Mon père conduisait donc, en cette matinée du 30 mars 1992, une BMW 520 bleu ciel à une vitesse non autorisée, écoutant à fond *Sultans of Swing* tandis que ma mère tentait de survivre sur la banquette arrière. Trois ans plus tard, ils ne se parlaient plus,

et trois décennies plus tard, je me réveillai, le jour de mes 30 ans, au cœur du Piémont italien, dans un B&B nommé *Il giardino sul lago*, face au lac d'Orta et sa petite île San Giulio où, selon la légende, saint Jules triompha des serpents monstrueux et du dragon qui terrifiaient les villageois de la rive d'en face. Ma mère, qui n'avait plus jamais mis les pieds dans une voiture allemande, m'avait confié un cadeau à ouvrir ce jour-là. Je m'en suis saisie avant de me rendre sur la terrasse qui donnait sur le lac, m'installant face à un petit-déjeuner copieux. J'ai déballé le paquet du bout des doigts, un brin méfiante et à raison : il s'agissait de *La Femme de trente ans*, un roman de Balzac publié en 1842 et dont l'héroïne, Julie de Chastillon, est soumise aux pulsions brutales de son mari qui ignore tout du plaisir féminin. Elle le trompera ensuite, et cet adultère provoquera sa chute. Sans doute ma mère voulait-elle me mettre en garde contre les restes inéluctables du patriarcat tout-puissant qui régnait sur ce monde, mais le texte était daté et je le refermai aussitôt pour terminer tranquillement mon petit-déjeuner, le cou emmitouflé dans une écharpe en cachemire, m'interrogeant sur le sens de ma vie et sur ce que j'avais encore à accomplir, tandis que la brume se dissipait sur le lac, laissant apparaître à ma droite *l'isola* San Giulio et sa basilique dont les cloches se mirent à sonner les 10 heures du matin.

Je pris ma douche, ce matin-là, en méditant sur les trente prochaines années qui m'attendaient, avant de descendre au village bondé de touristes et

d'entreprendre l'ascension, non sans effort sous le soleil déjà haut, du Sacro Monte, où, dit-on, Friedrich Nietzsche aurait volé un unique baiser à Lou Andreas-Salomé, à l'écart des chapelles dédiées à la vie de saint François d'Assise.

Là-haut, la vue sur l'*isola* était à couper le souffle. Ça y est. J'avais enfin réussi à m'échapper des griffes de la capitale désordonnée où j'étais née et où je comptais ne plus jamais mettre un pied. Comme si elle-même avait fini par m'expulser, lasse de me retenir contre mon gré. Un peu à la manière d'un ovipare, il y avait peu de chances que je puisse regagner sans désagréments le corps qui m'avait pondue.

J'étais donc face à ce panorama lacustre spectaculaire quand mon portable s'est mis à reproduire bruyamment la mélodie de *Tombe la neige* et qu'un tas d'Italiens en train de se recueillir devant la chapelle où saint François apparaît en songe à ses disciples sur un char de feu m'ont fait signe de déguerpir.

— Allô ?

Puis, parce que j'avais déjà trop de choses en main – plan du lieu, sac, appareil photo argentique –, mon téléphone m'a échappé et est allé se planter pile dans une petite mare stagnante tandis que le messager au bout du fil continuait de parler. J'ai récupéré mon portable et l'ai frotté sur l'ourlet de ma robe en vichy.

— Daphné ?

— Oui, oui.

— Tu m'as entendu ?

J'ai levé les yeux vers la chapelle sur laquelle j'avais désormais une vue d'ensemble. Comment donc

avaient-ils réussi à maintenir suspendu et intact ce char de feu au plafond pendant *plus de quatre cents ans* ?

— Je n'en suis pas très sûre, j'ai répondu.

— Stanislas est parti. On l'enterre demain.

Je n'ai pas tout de suite compris de quoi il s'agissait. Partir pouvait vouloir dire mille choses. Je ne sais plus ce que j'ai répondu, ça devait être informe et confus, je veux dire encore plus que d'habitude, parce que c'était une mort qui n'impliquait pas seulement le principal intéressé, mais un tas d'autres dans sa chute – de morts déjà morts, principalement.

J'ai regagné l'auberge comme un spectre, fichu en vrac mes affaires dans la valise, remonté la rue en pente en passant devant la villa mauresque transformée en hôtel de luxe, j'ai grimpé la colline jusqu'au village suivant, insipide et moderne, et j'ai attendu sur le quai noyé de soleil qu'un train vienne m'arracher du paradis que j'avais gagné à force de volonté, de batailles, de dégringolades et de déceptions. J'y étais finalement arrivée, écorchée de partout mais encore vail-lante, et ce que je redoutais le plus au monde était encore en train d'advenir : un retour précipité – dû au jeu de dés aléatoire de la vie – à la case départ.

☛ **Ce que je redoutais
le plus au monde
était encore en train
d'advenir : un retour
précipité à la case
départ** ☛

Le taxi qui me conduisit de l'aéroport à l'hôtel, ce soir-là, refusait de changer la station de radio. C'était rare qu'un homme me dise non à quelque chose qui

l'engageait si peu. J'ai boudé en fermant les yeux durant tout le trajet, forcée d'écouter son rap qui savait l'état de grâce dans lequel je me trouvais depuis mon passage sur les rives du lac d'Orta.

— Je ne peux pas vous déposer devant votre hôtel, c'est piétonnier maintenant, a déclaré le chauffeur en désignant la place des Martyrs. Vous allez devoir marcher.

J'étais déjà de mauvaise humeur. Le fait qu'il me dépose devant le monument aux martyrs de la révolution, à l'endroit précis où avaient été enterrées les premières victimes des combats de 1830, m'a carrément plombée. J'ai payé, j'ai claqué vigoureusement la portière et j'ai tiré ma valise comme un fardeau sur les pavés de la place. Même si je revenais après des années de guerre dans cette ville contre laquelle je m'étais élevée, j'ai quand même eu des scrupules à ne pas m'arrêter pour me recueillir, et je me suis assise sur un banc. Les seuls éléments du paysage qui échappaient au gris étaient les réverbères et les poubelles, peints en vert sapin et tamponnés de l'emblème de Bruxelles : le saint Michel, ailes déployées, combattant le dragon. Nul besoin d'église pour trouver une représentation religieuse à invoquer dans cette ville, il suffisait de se trouver à côté d'une poubelle ou d'un réverbère. Je me suis excusée auprès du saint patron de me sentir étrangère en mes propres terres. J'ai pensé aux martyrs gisant sous mes pieds et grâce à qui, depuis bientôt deux cents ans, nous étions un pays à part entière. Je leur ai promis que, ce soir-là et par respect pour eux, je renonçais à mes rêves d'un

ailleurs toujours plus ensoleillé et bienfaisant, peuplé de lacs et de princes italiens.

Je me suis levée de mon banc et j'ai marché jusqu'à l'hôtel Espérance, rue du Finistère, que j'aimais à cause de sa vieille horloge, de son bar et de sa façade rassurante. Si c'était le plus vieil hôtel de la ville, c'était aussi le seul du centre que je pouvais m'offrir. Je n'avais averti personne de mon retour. Cela serait revenu à m'avouer vaincue. Dormir à l'hôtel était la seule façon de rester invisible sans laisser traces, de venir et de repartir en anonyme.

Quand je suis arrivée dans la salle du restaurant, vide et familière, avec ses lampes encastrées dans les boiseries, ses banquettes vertes, ses jardinières Art déco et ses vitraux vieillots représentant des paysages lacustres, j'avais oublié mon agacement envers le chauffeur de taxi, mais je commençais à prendre conscience de la disparition soudaine de l'homme qui avait changé ma vie.

— Vous prendrez le petit-déjeuner demain matin ? m'a demandé le réceptionniste.

J'avais le regard fixé sur la vieille horloge en bois du bar. On aurait dit que de son sommet en vitrail rayonnait une sorte de soleil psychédélique.

— Madame ?

J'ai eu très envie de commander un cocktail avant de m'installer dans la chambre pour dormir, mais il était un peu tard ou un peu tôt, je ne savais plus.

— Stanislas Candrix est mort, j'ai murmuré.

Il y a eu un silence, puis :

— On vous offre le petit-déjeuner.

J'ai remercié, j'ai pris les clés et je suis montée dans la chambre avant de m'écrouler tout habillée sur le lit. Dans mon rêve, sous le tic-tac incessant de l'horloge d'en bas, saint François, saint Jules et saint Michel unissaient leurs forces pour combattre ensemble des monstres aux têtes innombrables. L'une d'elles était cubique et, lorsque j'ai compris que le monstre n'était pas une créature mais la ville de Bruxelles en train de me dévorer, je me suis réveillée en nage. Je voulais fuir, mais l'idée de la fuite se heurtait à celle de la mort de Stan, et nous savions que nulle volonté, fût-elle immense, ne pouvait rien contre cette dernière.



Le lendemain, alors que je prenais le petit-déjeuner au bar, mon téléphone calé dans la poche arrière de mon pantalon de jogging s'est remis à sonner. Je ne comptais pas décrocher, mais l'émissaire était tenace et le vieil Adamo aussi.

— Mamydouce ?

Ma grand-mère sanglotait au bout du fil.

— Que se passe-t-il ? j'ai demandé en indiquant au barman ma tasse de café vide.

— Clotilde a trouvé un petit copain.

J'étais contente pour ma cousine, mais je ne voyais pas en quoi cette nouvelle bouleversait à ce point ma grand-mère. Puis j'ai compris.

— Oh, il est français ? Mamydouce, ce n'est pas si grave, il y a des Français bien élevés.

— Il n'est pas français ! a hurlé ma grand-mère. Je pense que mon cœur est en train de ralentir. Mon cœur ne bat plus.

J'ai remercié d'un signe de la main pour le café fumant qu'on me resservait.

— Respire, Mamydouce.

J'ai murmuré, parce que je savais que les femmes de son milieu et de sa génération avaient tendance à tirer des conclusions hâtives :

— Ce n'est pas parce qu'il n'a pas la même religion que...

— C'est pire qu'un étranger, Daphné.

— Pire qu'un étranger ?

— C'est un *Flamand*.

Je me suis regardée dans le miroir d'en face en train de lever les yeux au ciel,

parce que c'était toujours mieux de lever les yeux au ciel devant témoins. Je n'avais pas l'énergie de me dresser là, tout de suite, contre ce

☛ **C'est pire qu'un étranger, Daphné. Pire qu'un étranger ? C'est un Flamand** ☛

racisme ancestral et bien ancré chez cette femme que j'aimais et qui était, par ailleurs et comme la plupart des Bruxellois, parfaitement capable de tenir une conversation de base en néerlandais. J'ai préféré changer de sujet et lui confier ce qui pesait lourd sur mon cœur :

— Stanislas est mort.

— Le pauvre.

— Le pauvre ?

— Il aura bien vécu. Daphné chérie, pourrais-tu raisonner ta cousine et lui dire de ne pas épouser ce... ce garçon ?

— Clotilde a 18 ans, Mamydouce. Elle ne va pas l'épouser.

— S'il te plaît, parle-lui.

J'ai soupiré. Elle a collé un baiser contre le combiné, ça a fait un grand *smouach* douloureux dans le creux de mon oreille, puis elle a raccroché.

— Dure journée ? a demandé une cliente qui venait de s'accouder au bar tandis que je massais mes

tempes, tâchant de me concentrer sur ma respiration abdominale.

J'ai acquiescé et j'ai regardé l'horloge murale. Il n'était que 8 heures du matin.



Cinq itinéraires

Bruxelles est composée de 19 communes. Elles sont à la capitale belge ce que les 20 arrondissements sont à Paris : chacune possède son identité propre et recèle des trésors cachés. Toutes ont des allures de villages, les habitants de l'une ne mettent parfois jamais les pieds dans l'autre. Les populations, les langues et le niveau de vie diffèrent, mais elles sont toutes accessibles à un jet de tram ou de métro. Bruxelles se parcourt rapidement d'un bout à l'autre. Plutôt que de me suivre, n'hésitez pas à vous perdre, à vous laisser surprendre. Pour ceux qui préfèrent se laisser guider, c'est parti !

Scannez le QR Code à chaque fin d'itinéraire et retrouvez la carte complète sur votre téléphone.

première manifestation de l'Art nouveau bruxellois, avant de se répandre dans le reste de l'Europe. Ce mouvement, initié par les architectes Paul Hankar, Victor Horta et Henry Van de Velde, se caractérise par des lignes sinueuses, des formes organiques inspirées par la nature, et l'utilisation innovante de matériaux comme le fer forgé, le verre et la céramique. Les communes de **Schaerbeek**, **Etterbeek**, **Ixelles** et **Saint-Gilles**, développées durant l'âge d'or de l'Art nouveau, possèdent de nombreux édifices aux façades richement décorées et aux intérieurs harmonieux où chaque détail, du mobilier aux vitraux, est soigneusement conçu. La construction du **palais Stoclet**, à Woluwe-Saint-Pierre, signera la fin de l'Art nouveau et marquera la transition vers l'Art déco. Malgré de nombreuses démolitions entre la Première Guerre mondiale et les années 1960, Bruxelles compte encore plus de cinq cents bâtiments Art nouveau, ce qui en fait, à ce jour, la capitale mondiale de ce mouvement.

L'**hôtel Tassel** devant lequel vous vous trouvez réunit les caractéristiques que Victor Horta développera par la suite : structure de fer apparente, ouverture des espaces à la lumière naturelle, création d'une serre au sein même de l'édifice. Non loin de là se trouve l'**hôtel Solvay** (visite sur demande), œuvre majeure du même architecte qui, grâce au budget illimité du maître d'ouvrage, conçut l'entièreté de l'édifice, du plan au choix des marbres (23 différents), du mobilier à la lustrerie et aux tapis, en passant par les boiseries (17 essences de bois différentes). L'**hôtel Solvay**, incroyablement bien conservé, est inscrit au patrimoine mondial de

l'Unesco. Notez la présence de deux peintures du pointilliste belge Théo Van Rysselberghe.

Après cette entrée en matière Art nouveau, descendez vers la place Flagey par la rue Lesbroussart, et jetez un œil dans deux belles librairies : la première au numéro 35, **Pépité Blues**, est spécialisée dans l'afro-littérature ; la seconde au numéro 9, **Peinture Fraîche**, en beaux livres et en livres d'art. Vous vous attablerez ensuite au mythique **Belga** pour prendre un café ou une bière (service au bar). À noter que l'un des meilleurs *fritkot* de la ville, **Frit Flagey** (qui ferme à 2 heures du matin), se trouve sur la même place.

En remontant la chaussée d'Ixelles, prenez le temps de flâner chez l'iconique bouquiniste **Nijinski** pour y dénicher l'un ou l'autre trésor. Pour déjeuner, installez-vous chez le grec **Ouzerie Mezedopolio**, ou bien immergez-vous dans l'ambiance de Matonge où vous vous attablerez en terrasse chez **Soleil d'Afrique**. Pour le café et le thé, marchez jusqu'à la vénérable **maison Renardy**, institution fondée en 1912.

Une fois requinqué, vous pourrez visiter le **musée Wiertz** qui se trouve à une dizaine de minutes à pied. Antoine Wiertz (1806-1865), né à Dinant (tout comme Adolphe Sax, l'inventeur du saxophone), est un peintre controversé du mouvement romantique belge, surnommé « le philosophe du pinceau ». Baudelaire dira de lui qu'il est « charlatan, idiot, voleur » ; Joris-Karl Huysmans l'appellera « le toqué belge » et John Dos Passos écrira : « Les immenses tableaux du peintre fou me bouleversent la tête. » Une

merveille de musée, situé dans l'atelier de l'artiste. Juste à côté, le **Muséum des sciences naturelles** vaut le détour pour sa collection d'iguanodons. En 1878 sont retrouvés, dans les mines de charbon d'un petit village du Hainaut, une trentaine de squelettes d'une espèce de dinosaures alors inconnue, l'*Iguanodon bernissartensis*, datant d'environ 135 millions d'années. Le musée possède la plus grande galerie de dinosaures (moulages et originaux) d'Europe.

Après votre visite, attendez le bus 38 à l'arrêt Luxembourg et descendez vingt minutes plus tard à l'arrêt Washington. De là, filez chez **KHOBZ**, où vous prendrez une délicieuse pâtisserie à emporter, que vous dégusterez au cœur du **parc Tenbosch**, le préféré de votre guide. Caché, foisonnant, féérique, ce parc abrite une grande diversité d'espèces botaniques, souvent remarquables, et des arbres rares sur le territoire belge (ce fut d'abord un arboretum privé, dont le propriétaire collectionnait des plantes exotiques). Ami promeneur, ici on chuchote et on déambule avec un respect infini : les arbres, les fleurs et les oiseaux sont maîtres des lieux.

Pour dénicher une pépète vestimentaire, rendez-vous dans le très branché quartier du Châtelain où vous oublierez le temps chez **Rétro Paradise**. Là-bas, on cherche *la* bonne tenue pour aller danser au **Spirito**, club situé dans une église anglicane désacralisée, ou pour passer une soirée au cinéma indépendant **Vendôme** (créé en 1952), ou bien encore juste pour se fondre parmi les étudiants dont le QG se situe au **Supra Bailly**, l'institution du coin qui ferme à

1 heure du matin et propose un tas de bières locales et savoureuses.

Le lendemain, si vous peinez à vous réveiller, filez prendre un bon petit-déj' chez **Lu Sfziu** avant de découvrir un autre quartier. Au n° 48 de la jolie rue Keyenveld, jetez un œil à la maison natale d'Audrey Hepburn. Un peu plus loin, les curieux peuvent faire un crochet par le 50, rue Jean-d'Ardenne, où vécut Karl Marx entre janvier 1847 et février 1948. Il y écrivit le *Manifeste du Parti communiste*.



2• Centre-ville

